

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 8 (1980)

DOI: 10.11588/fr.1980.0.49953

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

WILFRIED PABST

## ÉCOLES ALLEMANDES À PARIS

Notices sur l'évolution de la colonie allemande à Paris (1858-1914)

Pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, pour des causes économiques et à la suite de la révolution de 1848 et ses séquelles en Allemagne, la colonie allemande à Paris a été assez importante, numériquement, mais aussi historiquement quand on pense à Heinrich Heine et Ludwig Börne. Cependant, la plupart de ces Allemands était très pauvre et mal intégrée dans l'immense capitale française. Il nous a donc paru utile de publier une étude de M. le Docteur Wilfried PABST, de l'École allemande de Paris (à Saint-Cloud) sur les premiers essais de subvenir aux besoins élémentaires de cette population allemande, surtout en ce qui concerne l'enseignement civil et religieux. L'Institut historique allemand s'occupant entre autres, sous la direction du D<sup>r</sup> Karl HAMMER, de l'histoire des Allemands en France et particulièrement à Paris, aimerait publier d'autres études sur des sujets les concernant. En attendant, le travail de M. PABST jette une lumière instructive (et émouvante) sur l'histoire sociale des immigrés dans une des grandes capitales de l'Occident au XIX<sup>e</sup> siècle.

Karl Ferdinand WERNER

L'histoire des écoles allemandes à Paris remonte au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. On associe leurs débuts à l'enseignement donné par les églises catholique et protestante aux enfants des familles de travailleurs allemands à Paris. Leur développement qui ne fut, certes, pas sans de temporaires interruptions, reflète les aléas des relations franco-allemandes.

### I. Le Père Chable et les écoles catholiques pour les pauvres à la cité Charraud et dans la rue Lafayette

Les écoles catholiques des pauvres sont toutes désignées sous le terme général de *Mission allemande à Paris*. Des prêtres et religieuses français ont édifié cette œuvre fondée sur l'amour du prochain et l'ont maintenue grâce à des dons allemands.

L'immigration allemande à Paris se fit dès l'époque de la restauration: *Au milieu de l'immense population de la capitale, vit ignorée une autre population, excentrique par ses mœurs et par son langage à tout ce qui l'entoure et, par cela même, privée des ressources multipliées que la bienfaisance publique offre aux indigènes . . . Les catholiques allemands appartiennent, pour la plupart, à la classe ouvrière et, par conséquent, les pauvres y abondent.*<sup>1</sup> Pour ce qui est de l'année 1851 et si l'on en croit les informations officielles:<sup>2</sup> *le nombre des citoyens allemands à Paris dépasse le chiffre de 100.000, sans compter les Alsaciens et les Lorrains. Ces Allemands sont pour la plupart originaires de l'Allemagne centrale et du Sud où prédomine la religion catholique et appartiennent presque tous à un milieu d'artisans et d'ouvriers. Leur situation du point de vue moral et social a été et est encore en grande partie misérable et désespérante.*<sup>3</sup> Il faut rappeler, dans

<sup>1</sup> Abbé AXINGER, Œuvre de St Boniface en faveur des pauvres Catholiques Allemands de la Capitale (12. 11. 1837) p. 1 et 2.

<sup>2</sup> D'après le recensement officiel de 1849, il y avait à Paris 86.509 habitants de langue allemande.

<sup>3</sup> Abbé CUNY, 5<sup>ème</sup> assemblée générale des associations catholiques d'Allemagne (Mayence, octobre 1851), dossiers: p. 154-155. Cf. également, sur les Allemands à Paris, Wolfgang SCHIEDER, Anfänge der deutschen Arbeiterbewegung. Die Auslandsvereine im Jahrzehnt nach der Julirevolution von 1830, Stuttgart 1963 (Industrielle Welt, hg. v. W. CONZE, Band 4).

ce contexte, l'émigration politique allemande à la suite de la répression qui, en Allemagne, clôtura la révolution de 1848.

Déjà vers l'année 1825, un prêtre allemand, l'abbé Bervenger, originaire de la Rhénanie Prussienne avait proposé ses services à l'archevêque de Paris et célébrait régulièrement la messe en allemand dans différentes églises de Paris à l'intention de ses compatriotes. Ils étaient environ 50.000 dispersés dans toute la capitale. Ses efforts ne restèrent pas inutiles mais en 1830 la révolution de Juillet dut y mettre fin. Le 12 novembre 1837, l'abbé Axinger s'adressa à la population dans un appel *en faveur des pauvres catholiques allemands de la capitale* en sollicitant son soutien dans son œuvre de St Boniface: . . . *outré les secours corporels, il sera spécialement pourvu aux besoins intellectuels . . . en aidant les parents soit à placer leurs enfants dans des écoles gratuites, soit à leur trouver des maîtres probes et religieux sous lesquels ils puissent apprendre les métiers auxquels ils se destinent, enfin, en veillant à l'accomplissement des devoirs religieux.*<sup>4</sup> C'est donc l'abbé Axinger qui devint officiellement le père spirituel des Allemands de Paris; il dut cependant quitter Paris en 1840 pour raison de santé. Vers 1842 le Père Neltner essaya de continuer l'œuvre de l'abbé Bervenger mais n'ayant à sa disposition ni église ni au moins une maison de mission, il ne put obtenir, malgré tous ses efforts, qu'un succès partiel.

Au début de l'année 1845, 500 citoyens allemands allèrent trouver l'archevêque de Paris afin d'éveiller sa compassion pour leurs nombreux compatriotes. Chargée de cette mission, la congrégation de Picpus lança un appel aux Allemands de tous les pays en faveur de leurs frères à Paris. Elle sollicitait de nombreux dons qui, entre autres, seraient utilisés à la construction d'écoles allemandes à Paris. Ce fut l'abbé Braun qui fit la première tentative (1848). Ce fut à La Villette, petite ville de la proche banlieue qu'il prêcha régulièrement aux Allemands en langue allemande mais, après une année d'activité, il fut obligé de se retirer pour raison de santé. Le Père Stoeger qui projetait à cette époque la construction d'une maison paroissiale définitive fut rappelé en Autriche par ses supérieurs et dut quitter son exil parisien et les frères de la rue des Postes. Après la révolution de 1848, à une époque de grande misère, surtout pour les Allemands de Paris, les Jésuites obtinrent la charge de la mission allemande sous la responsabilité du Père Chable.

Jean Joseph Chable naquit le 23 novembre 1801 à Mittelbronn dans la Meurthe, non loin de Nancy. Il fut des études classiques à l'école de Phalsbourg puis alla au lycée de Pont-à-Mousson. Après avoir étudié la théologie à Nancy il fit son vicariat à Gerbévilliers et commença son noviciat le 10 décembre 1829 à Montrouge en tant que prêtre. Il enseigna la grammaire à Briguen-Valais et tint à Metz et à Strasbourg de remarquables sermons du carême en langue allemande. Peu après la révolution de Février 1848, son ordre l'envoya d'Issenheim (près de Mulhouse) à Paris où il fut reçu par la congrégation des Disciples de Jésus, dans la rue des Postes, non loin du Panthéon.

Peu après son arrivée à Paris, «le Père Chable organisa une messe dominicale dans la chapelle de la maison professe. Le sermon y était dit en allemand et l'on chantait des hymnes allemands. Ce service religieux fut bientôt très fréquenté. Le Père y installa un confessionnal allemand, donnait à la jeunesse des cours d'instruction religieux en allemand, rendait visite aux malades atteints du choléra, aidait et apportait son soutien autant qu'il le pouvait . . . Il distribuait des catéchismes, des livres de prières et des aumônes à la mesure de ses moyens et lorsqu'ici et là il trouvait un enfant seul, il l'emmenait dans un asile pour enfants ou dans un internat. Il fit enfin tout ce qui fut en son pouvoir pour pourvoir aux besoins les plus immédiats».<sup>5</sup>

Quand le Père Chable apprit que la misère des Allemands de La Villette était encore plus grande que celle des quartiers de la rive gauche de la Seine, il décida de s'y installer et de se

<sup>4</sup> Cet appel est reproduit intégralement dans le journal du jubilé: «Un siècle pour le salut des âmes allemandes à Paris 1837-1937» édité par Franz STOCK, Paris 1937, p. 1sq., à comparer avec p. 6sqq.

<sup>5</sup> Der ehrwürdige Pater Chable und die Deutsche Mission in Paris, Paris (Haar und Steinert) 1860, p. 40.

consacrer uniquement au salut de toutes ces âmes.<sup>6</sup> Avant même d'attendre la décision de ses supérieurs, il rendit visite aux Allemands qui y vivaient.

Il était estimé de tous. Les enfants l'aimaient car il était doux et aimable, leur racontait de belles histoires des Saints Évangiles et leur donnait des images de la Sainte Vierge en leur demandant d'être sages et pieux. Il lui arrivait souvent de s'entretenir avec les adultes avec gravité et compréhension. Avec les mères et les femmes il parlait de leur jeunesse et de leur village natal, avec les pères et les hommes de leurs devoirs et obligations, mais il les exhortait surtout d'envoyer les enfants à l'école et de ne pas manquer la messe du dimanche. Et quand ces pauvres gens prétextaient leur isolement et leur situation misérable, il répondait alors, et l'on ne savait s'il plaisantait ou non: «Bon, je vous construirai donc une église et une école mais il faudra tenir parole et ne pas me laisser tomber!»<sup>7</sup> En automne 1850, le Père Chable alla s'installer à La Villette. A côté de la cité Charraud,<sup>8</sup> qui était un quartier assez étendu et composé de maisons agglutinées les unes contre les autres où vivaient 300 familles d'ouvriers allemands, il loua un entrepôt qui se trouvait être vide et dans lequel il installa une chapelle provisoire qui fut inaugurée le 8 décembre 1850. Une nécessité toute aussi immédiate se trouvait être l'aménagement d'écoles allemandes: *Car sans l'édification d'écoles allemandes les enfants de parents allemands perdent aussitôt l'usage de la langue maternelle. De ce fait, les rapports entre parents et enfants seront rompus. J'ai souvent vu des parents incapables de s'entretenir avec leurs enfants: la mère parlait allemand et l'enfant le français. L'attache que constitue la tradition familiale est ainsi rompue parce que les parents qui pour la plupart quittent la patrie déjà adultes ne sont pas en mesure d'apprendre un seul idiome d'une langue étrangère.*<sup>9</sup>

A côté de la chapelle on aménagea dans deux pièces miteuses deux écoles allemandes: une école de filles dont s'occupaient trois Borroméennes de Nancy et une école de garçons dirigée par un séminariste: «Il était plus difficile d'attirer les garçons à l'école car partout on les avait placés dès leur plus jeune âge dans des usines où ils gagnaient de seize à vingt sous pour un travail quotidien de dix à douze heures.»<sup>10</sup>

Au début de l'année 1851 on fit venir à la Cité Charraud deux Pères, le Père Modeste, un ami d'enfance du Père Chable, et le Père Thro, ainsi que deux frères auxiliaires afin de soutenir l'oeuvre de la mission. La chapelle s'avéra bientôt trop petite à tel point même qu'un déménagement s'ensuivit vers le lieu définitif de la mission allemande.

Non loin de la Cité Charraud, le Père Chable se fit acquérir un terrain de 4000m<sup>2</sup> au prix de 115.000 F avec une petite maison à l'extrémité de la rue Lafayette. C'est là que lui rendit visite à cette époque celui qui devint plus tard son biographe anonyme: «Je trouvai le Père Chable dans une sorte de mesure qui avait plutôt l'air d'un hangar que d'une habitation. Sa petite chambre, au rez-de-chaussée, était basse et nue; un lit, deux chaises de paille contre le mur, et au milieu, sur une table grossièrement travaillée, quelques rouleaux de dessins et des plans; tel était tout le mobilier de la pauvre demeure. Après les premières paroles échangées, le missionnaire prit en main un de ces plans, et le parcourant avec moi: «Ici, dit-il, s'élèvera l'église, là notre maison, puis les écoles, puis . . .». J'allais communiquer mes impressions à l'homme de Dieu, mais avant que j'eusse eu le temps de lui faire aucune observation, il avait déroulé une autre feuille; c'était le plan de l'église.

«Elle ne sera ni grande ni magnifique, me dit-il avec ce sourire mélancolique et fin qui lui était propre, mais les pauvres Allemands pourront au moins y prier Dieu.»

<sup>6</sup> L'abbé Cuny, un ami d'enfance et un camarade d'école du Père Chable, continua plus tard l'oeuvre de la rue des Postes et y fonda une mission affiliée à la première, mais mourut en janvier 1858.

<sup>7</sup> Der ehrwürdige Pater Chable und die Deutsche Mission in Paris (1860) p. 29.

<sup>8</sup> Aujourd'hui: 30, rue de Meaux.

<sup>9</sup> Le Père Modeste, 14<sup>ème</sup> assemblée générale (Aix-la-Chapelle, 1862), dossiers: p. 46.

<sup>10</sup> Der ehrwürdige Pater Chable und die Deutsche Mission in Paris (1860) p. 43.

«Et tout cela, mon cher Père, vous voulez le bâtir, le fonder et l'organiser? lui répondis-je en hésitant. Les dépenses seront considérables!«

«Les dépenses! reprit-il comme en plaisantant, l'argent, voulez-vous dire? Oui, cela coûtera beaucoup d'argent; mais aussi nous sommes riches, très riches.«

«Riches!« m'écriai-je étonné; et de nouveau je jetai un regard autour de moi sur la pauvre chambre.

Alors le Père me saisissant la main, me montra au-dessus de nos têtes le ciel éclairé par les derniers rayons du soleil couchant, et tout autour de nous le faubourg habité par tant de pauvres: «Voyez, me dit-il, nos richesses, les voici: Dieu et la prière de soixante mille pauvres Allemands!«<sup>11</sup>

Comme il n'avait pas les moyens de faire construire une grande église, le Père Chable fit d'abord bâtir une chapelle provisoire en bois. Ce fut à l'occasion de son inauguration le 28 septembre 1851 qu'il fut nommé par l'archevêque de Paris *Supérieur de la résidence Saint Joseph pro Germanis*. Très bientôt une première aile, puis une deuxième s'avèrent nécessaires car plusieurs centaines de fidèles ne pouvaient assister à la messe le dimanche que dehors sur le parvis.

Afin de supporter le poids de charges financières toujours croissantes, le Père Chable fonda le *Comité des Écoles Allemandes* sous la direction de la Comtesse Tascher de la Pagerie et du Comte de Melun. C'est en son nom qu'en octobre 1851, l'abbé Cuny s'adressa à l'assemblée générale des associations catholiques allemandes afin de solliciter leur appui financier. Toutes ces associations, en particulier celle de la Mission Saint Joseph fondée depuis peu, firent régulièrement des collectes en leur faveur. Au printemps 1852, le Père Chable lui-même entreprit, avec grand succès, un voyage de collectes à travers l'Allemagne, C'est ainsi que l'on put effectuer le paiement des intérêts et terminer en 1856 la construction de la maison des pères, un grand bâtiment de quatre étages. Les plans d'une nouvelle école de filles restèrent inachevés du fait de la mort du Père Chable le 11 avril 1859 due à un épuisement général. On déposa son corps au cimetière de Montmartre dans un caveau d'une beauté assez particulière qu'une pieuse dame avait à cette occasion offert à la Mission allemande.

Le Père Modeste<sup>12</sup> qui avait déjà participé à l'édification de l'oeuvre à la cité Charraud succéda au Père Chable. Entretemps la situation à l'école était devenue insupportable: *La vieille école des garçons n'était plus qu'une bâtisse provisoire et insuffisante, elle était si délabrée et malsaine que l'inspecteur des écoles me menaça de la fermer. Du reste plusieurs centaines de nos pauvres enfants allemands ne pouvaient pas y être admis par manque de place. Et c'est dans cette extrême gêne que vint à notre aide, comme par miracle, la Providence . . . Un bienfaiteur excellent touché par le triste état de l'école des garçons, d'ailleurs menacée de disparition, entreprit de nous aider à construire une école et nous fit un don très important. Quelques années avant sa conversion, ce dernier avait employé dans notre quartier plus de 400 ouvriers et ne leur permettait pas d'assister à la messe le dimanche. Lorsqu'un jour je lui montrai le misérable local qu'était l'école des garçons, il me dit: «Je remercie le Seigneur de m'avoir donné maintenant une si belle occasion d'expier mon outrage! Puisque j'ai empêché mes 400 ouvriers de pourvoir au salut de leur âme, je veux vous aider, mon Père, à assurer à ces pauvres enfants d'ouvriers les bienfaits d'une éducation chrétienne, et il me donna 100.000 francs pour la construction d'une école de garçons. Et notre école est maintenant une des plus belles écoles primaires de Paris. 700 enfants s'y rendront début octobre pour la journée et 3 à 400 garçons ainsi que des pères de famille assisteront à l'école du soir. Une salle superbe a été aménagée pour les jeunes célibataires afin de s'y assembler le dimanche.»*

<sup>11</sup> Der ehrwürdige Pater Chable und die Deutsche Mission in Paris (1860), préface, p. 5sqq.

<sup>12</sup> Né le 10 janvier 1821 à Strasbourg, il commença son noviciat le 28 septembre 1842, resta à Paris jusqu'en 1865, puis devint directeur de la mission allemande à Reims et à Strasbourg, et mourut à Reims le 1er octobre 1891.

<sup>13</sup> Le Père Modeste, 14ème assemblée générale (1862), dossiers: p. 46-47.

Le premier directeur de la nouvelle école fut le frère Vinzentius originaire de Münster en Westphalie, sous la direction duquel on vit se former au sein de l'école une communauté exemplaire.

On put s'occuper également de l'école des filles. *Grâce aux dons extrêmement généreux qui nous venaient d'Allemagne et grâce au soutien substantiel du cardinal de Paris, le cardinal Morlot, les soeurs de Saint Charles Borromée de Nancy pouvaient acheter un terrain. Puis on érigea une grande école de filles fréquentée par 220 petites filles pauvres. Chaque dimanche plus de 200 jeunes filles se rassemblent dans cette école afin de se soustraire aux dangers de la capitale par une instruction et un repos religieux. En outre, les jeunes employées de maison au chômage y trouvent asile à peu de frais.*<sup>14</sup>

C'est avec la nouvelle église Saint Joseph qui fut inaugurée le 22 avril 1866 après dix mois de construction que la *Mission Allemande* connut son époque la plus fructueuse; le personnel de la mission religieuse était composé de 15 Jésuites, 8 frères des écoles chrétiennes et 10 disciples de Saint Borromée. C'est devant l'assemblée générale des associations catholiques allemandes que le Père Modeste pouvait déclarer: *Nous écoutons chaque année plus de 40.000 confessions, donnons plus de 50.000 communions, administrons les derniers sacrements à 3 ou 400 malades et préparons 160 à 180 enfants à la première communion et à la confirmation . . . et en ce moment nous avons plus de 900 enfants dans l'école de filles et dans l'école des garçons auxquels nous donnons gratuitement une instruction.*<sup>15</sup>

L'oeuvre de la «*Mission Allemande*» n'a pu survivre à la guerre franco-allemande de 1870. Ce qui était autrefois l'église de la mission Saint Joseph des Allemands est devenu une église paroissiale «*Saint Joseph artisan*» (214, rue Lafayette). La première école de filles appartient maintenant à la paroisse Saint Laurent (184, rue Lafayette) et la deuxième est devenue un centre religieux de la paroisse Saint Joseph avec un foyer pour 70 à 80 jeunes ouvrières (190, rue Lafayette). Dans l'ancienne école des garçons est installée maintenant la mission belge à Paris (228bis, rue Lafayette).<sup>16</sup>

## II. Friedrich von Bodelschwingh et «l'école de la colline» à La Villette

En 1840, le pasteur et futur inspecteur des affaires ecclésiastiques Louis Meyer (originaire de Montbéliard), fonda avec le pasteur Vallette nommé à Paris (après avoir été le prédicateur de la légation prussienne à Naples) et Rumpff, le ministre-résident des Villes Libres d'Allemagne, la «*Evangelische Mission unter den Deutschen in Paris*» (Mission évangélique parmi les Allemands de Paris).<sup>17</sup> Au cours des trente années de son existence la Mission a édifié, en étroite collaboration avec la «*Evang. Kirche Augsburgischer Konfession in Paris*» (Eglise Luthérienne de Paris) une oeuvre missionnaire considérable parmi les émigrés allemands.<sup>18</sup>

L'automne 1857, Fr. von Bodelschwingh, le futur fondateur des Bethelschen Anstalten (établissements de soins de Bethel) reçut du comité de la Mission l'ordre de rendre visite aux Allemands de Paris résidant dans les quartiers du nord et de l'est (de la place de l'Etoile à la place de la Nation) et de les rassembler, si possible, en une paroisse.<sup>19</sup> De 1858 à 1864 von

<sup>14</sup> Le Père Modeste, 14<sup>ème</sup> assemblée générale (1862), dossiers: p. 48.

<sup>15</sup> 17<sup>ème</sup> assemblée générale (Trèves, 1865), dossiers: p. 275.

<sup>16</sup> Pour une information plus ample et plus variée sur les 100 dernières années, consulter le journal de jubilé de M. MAGNIN, *Une église de Paris . . . Saint Joseph Artisan (1866-1966)*, chez l'auteur: 214, rue Lafayette (mars 1966), 67 pages.

<sup>17</sup> Voir: *Mitteilungen an unsere Freunde*, N° 7 (30. 7. 1863) p. 4s. et *Neunter Bericht der deutschen Evangelischen Mission in Paris*, Paris 1852, pp. 3ss.

<sup>18</sup> L'auteur aimerait consacrer une étude à part à l'oeuvre d'évangélisation de la mission.

<sup>19</sup> Sur Bodelschwingh à Paris voir: M. GERHARDT, *Friedrich von Bodelschwingh*, Bd. I *Werden und Reifen*, Bethel 1950, pp. 241ss.

Bodelschwingh créa deux paroisses allemandes: celle de la Villette en 1858 et celle de Batignolles en 1860.<sup>20</sup> L'école de la Mission de la Villette (appelée »Hügelschule« c. a. d. »l'école de la colline«) peut donc être considérée comme la première école allemande de Paris.

La guerre franco-allemande de 1870/71 provoqua l'effondrement de l'œuvre missionnaire. En 1871 se constitua le »Komitee für kirchliche Pflege der Deutschen in Paris« (Comité pour le soutien spirituel des Allemands de Paris)<sup>21</sup> qui ne dépendait pas de l'Eglise Luthérienne de Paris, en 1879 le »Komitee der deutschen evangelischen Gemeinden Augsburgischer Konfession, Rédemption und la Villette« (Comité des paroisses allemandes luthériennes, Rédemption et la Villette)<sup>22</sup> appelé plus tard »Komitee für deutsche Kirchen Augsburgischer Konfession und Schulen in Paris« (Comité des églises allemandes luthériennes et des écoles allemandes de Paris).

Friedrich von Bodelschwingh naquit en 1831 à la maison Marck à Tecklenburg (Westphalie). Il alla à l'école principalement à Berlin et à Dortmund. Puis il étudia la théologie à Bâle durant plusieurs semestres. L'impulsion décisive qui le poussa à aller à Paris fut donnée par son ami, l'étudiant Steeg qui lui décrivit la situation comme telle: »Comment raconter les souffrances innombrables, la corruption indescriptible, les vices honteux et l'abominable misère? Tant d'être sans Dieu, tant de coeurs sans rédemption, tant de familles sans paix ni amour, tant d'âmes sans espoir de vie éternelle. Viens donc voir ce tourbillon infernal, cette foule innombrable, cette activité fébrile et prends pitié de ce grand troupeau sans berger!«<sup>23</sup>

Quelques années plus tard, Bodelschwingh devait se rappeler exactement les circonstances de son arrivée à Paris: »J'effectuais en voiture le trajet allant de la gare du Nord au sud de Paris, traversant toujours de nouvelles rues éclatantes de lumières et regorgeant de monde. J'éprouvais comme une sorte de malaise. Je ressentais le poids écrasant de cette capitale et la pensée que j'allais prêcher la parole du Christ au milieu de cette vie et de cette activité profanes, au carrefour des chemins du monde, tout cela pesait lourd dans ma poitrine.«<sup>24</sup>

Pour Bodelschwingh se confirmèrent bientôt les descriptions de son ami: »A mon époque Paris comptait près de 1.700.000 habitants et parmi eux environ 8.000 Allemands. Depuis 40 années y déferlait un flot assez important d'immigrants allemands: pour la plupart de très pauvres gens pour lesquels la patrie n'avait plus de place et qui n'avaient pas les moyens d'immigrer jusqu'en Amérique. Beaucoup de ces immigrants étaient originaires de la Hesse,<sup>25</sup> du grand-duché de Hesse-Darmstadt. Ces gens avaient notamment choisi le travail de balayeurs et étaient volontiers employés par la ville de Paris. Le deuxième flot vint du Palatinat. Ces derniers comptaient parmi eux d'excellents terrassiers et de bons ouvriers, certains étaient devenus chiffonniers. Là-dessus arriva d'Allemagne et d'Alsace un grand nombre de bonnes. Tous ces émigrants ne parlaient pas français et pensaient bien retourner en Allemagne quand ils auraient épargné quelques centaines de marks. C'est pourquoi il leur était pénible de voir leurs enfants (surtout les plus petits) apprendre si vite le français dans les écoles publiques et ne plus comprendre qu'à grand peine leurs propres parents. Une école allemande était donc ce à quoi ils aspiraient le plus et c'est là qu'ils se rassemblèrent lorsqu'elle fut construite, s'installant alors tous dans sa proximité.«<sup>26</sup>

<sup>20</sup> Un rapport détaillé sur le début de la paroisse allemande à Batignolles dans: *Mitteilungen an unsere Freunde*, N° 8 (1865) p. 4ss.

<sup>21</sup> Cf. *Jahresbericht des Komitees zur kirchlichen Pflege der Deutschen in Paris pro 1872 und 1873*, Bielefeld 1874.

<sup>22</sup> Cf. *Bericht des Komitees der deutschen evangelischen Mission Augsburgischer Konfession zu Paris für die Jahre 1874, 1875, 1876*, Paris 1877.

<sup>23</sup> Lettre de Julius Steeg à F. von Bodelschwingh, *Archives de Bethel*, 2/90 – 21, n° 15.

<sup>24</sup> F. von BODELSCHWINGH, *Erinnerungen aus dem Leben unseres Vaters (Von ihm selbst erzählt)*, dans: *Bethel, Blicke aus Gottes Haus in Gottes Welt VI* (1914) 3.

<sup>25</sup> Ils venaient des cantons du nord de la Hesse comme Gießen, Grünberg, Alsfeld, Nidda et des villages du Vogelsberg.

<sup>26</sup> Texte cité ci-dessus, p. 3–4.

Bodelschwingh, que le désir »d'aider les très pauvres enfants à l'abri des regards du monde« avait conduit à Paris, ne se laissa pas pour autant décourager: »Ce fut lors de ma première sortie que je trouvai dans une des nombreuses impasses de Montmartre deux enfants originaires de la Hesse. Je vis à leurs cheveux blonds et à leurs yeux bleus qu'ils étaient Allemands et à ma demande ils me conduisirent bientôt en toute confiance à leurs parents. Je ne sais à quel point le père de ces deux enfants, un dénommé Braun, originaire de la Hesse et balayeur public, était sincère quand il me disait en soupirant qu'à Paris ses enfants grandissaient comme des payens. Car lui-même semblait s'être beaucoup éloigné de la parole de Dieu. Je vis aussi le chagrin de sa femme quand elle me parla de ses pauvres enfants. En tout cas Elisabeth et Margarete, ainsi s'appelaient ces deux enfants, furent prêtes à me suivre quand je leur dis vouloir être leur professeur. Comme elles ne savaient pas où j'habitais je les pris tout de suite par la main et heureux de ce premier butin je me dirigeais vers ma demeure. J'avais accroché au-dessus de mon harmonium le célèbre tableau du Crucifié de Gaber. Mes petites élèves prirent place en face de ce tableau et nous eûmes notre premier cours d'instruction religieuse qui fut en même temps le premier service religieux envers cette nouvelle communauté qu'il me fallait encore rassembler. Ce n'était pas là un auditoire choyé et sursaturé, tout était nouveau pour elles et j'éprouvai une joie et un réconfort immenses de voir la petite Margarete, qui non seulement écoutait attentivement mais se mit aussi à verser de chaudes larmes en apprenant, à son grand étonnement, ce que le sauveur avait fait pour les enfants et voulait faire pour elle aussi.«<sup>27</sup>

Bodelschwingh découvrit par la suite que la plupart de ces enfants ne venaient pas des impasses de Montmartre mais de La Villette, banlieue la plus pauvre du nord de Paris, et de Pantin, situé devant, à l'est de Paris. Ce fut par une chaude journée d'été, après une visite à Belleville, qu'il découvrit à l'entrée d'une grande carrière de pierre à chaux, une petite colline couverte d'acacias et de châtaigniers: »Là-haut soufflait un petit vent frais et salubre qui me ravigora. Quelques enfants pauvres y jouaient paisiblement et je goûtais le bien-être et le mystère de ces hauteurs paisibles. En arrivant à l'autre extrémité de la colline, j'aperçus juste à mes pieds les pauvres cabanes de La Villette où j'avais déjà pu observer tant de misère matérielle et tant de corruptions, sans avoir pu jusqu'ici trouver de remède à ce mal. J'entendis alors une voix qui me disait: »Cette colline appartient au Seigneur!«<sup>28</sup>

Peu de temps après, lors du X<sup>e</sup> congrès synodal de Hambourg, Bodelschwingh obtint du comité de la mission protestante la permission de solliciter un premier versement pour l'ouverture d'une école allemande et de rechercher un instituteur qui l'assisterait dans l'enseignement. A la fin de son rapport sur la situation à Paris, il demanda s'il se trouvait dans l'assemblée quelqu'un pouvant lui indiquer un instituteur qui s'estimerait déjà largement payé en voyant briller de joie ou de tristesse les yeux de ces enfants qui n'avaient jamais entendu parler du sauveur.«<sup>29</sup> Sa requête fut très bientôt satisfaite: »De retour chez moi, j'eus la visite d'un instituteur qui me fit don d'un thaler en affirmant qu'il ne pouvait m'accompagner mais voulait faire une offrande aux pauvres enfants de Paris. Cet homme aux manières franches et honnêtes me plut beaucoup et c'est de tout coeur que je lui demandai si, tout bien réfléchi, il ne lui était vraiment pas possible de m'accompagner. Inébranlable, il me dit ne pouvoir abandonner son école de filles à Glückstadt.«<sup>30</sup> Après la fin du congrès synodal, Bodelschwingh partit rejoindre l'instituteur, M. Witt, et alla le surprendre à Glückstadt, »parmi ses écolières pendant l'instruction religieuse. Quelle ne fut pas sa surprise en me voyant. Quant à moi, ayant vu sa manière

<sup>27</sup> Texte cité ci-dessus, p. 32.

<sup>28</sup> Mitteilungen an die Freunde der evangelischen Mission unter den Deutschen in Paris (1861), Archives de Bethel, 2/90 – 34, n° 12, p. 5.

<sup>29</sup> BODELSCHWINGH, Erinnerungen (1914) p. 67.

<sup>30</sup> Texte cité ci-dessus, p. 67.

d'enseigner et l'ayant apprécié je fus plus que jamais résolu de ne pas le lâcher. Je restai toute cette journée avec lui et c'est avec joie qu'il finit par me donner son accord.<sup>31</sup>

Heinrich Witt se rend donc à Paris à la fin du mois d'octobre 1858. Le 7 décembre, Bodelschwingh et Witt s'installent dans la nouvelle maison qui tient lieu à la fois d'école, d'église, de logement pour les instituteurs et de pastorats. «Les enfants qui fréquentent notre école sont, à de rares exceptions, des enfants de familles très pauvres qui, de ce fait, doivent aider leurs parents à gagner leur pain quotidien en dehors des heures passées à l'école. Un grand nombre d'entre eux travaille dans les nombreuses fabriques d'allumettes de cette banlieue, parfois même à partir de l'âge de 7 ans. D'autres enfants doivent sortir très tôt le matin alors qu'il fait encore nuit avec une botte sur le dos pour aller ramasser les vieux chiffons. Ils ne rentrent chez eux qu'entre 8 et 9 heures du matin, emportent un bout de pain et courent vite à l'école. D'autres que l'on reconnaît très vite à leur pâleur, restent du matin très tôt jusque tard dans la nuit dans le logement malsain de leurs parents pour exécuter toutes sortes de petits travaux d'usine extrêmement mal payés et qui ne rapportent vraiment que lorsqu'ils sont frès fatigués. Au début, quelques-uns viennent si sales et avec des vêtements déchirés que l'on doit les renvoyer chez eux se laver, afin de pouvoir les asseoir à côté des autres.»<sup>32</sup>

Lorsqu'en 1860 La Villette fit partie de la ville de Paris, l'école se vit obligée par la loi de créer de nouveaux locaux, le nombre des écoliers allant croissant, et de séparer les filles des garçons sous peine de fermeture. Selon les conceptions de Witt et de Bodelschwingh, le bâtiment à construire devait donc comprendre une église et une école. C'est à la fin de l'année 1861 que l'on put inaugurer la petite chapelle à l'étage supérieur, et au début de l'année suivante les enfants occupèrent les deux pièces du dessous. Le déménagement procura de la place dans le vieux bâtiment pour les enfants qui n'étaient pas d'âge scolaire et qui furent placés sous la responsabilité de deux religieuses.

Après l'édification de l'église, la paroisse ne cessa de s'agrandir, particulièrement durant l'année 1866. A la fin des années 60 on comptait déjà de 4 à 5000 paroissiens. Le nombre d'écoliers augmenta proportionnellement de 150 en 1862 à 350 en 1866 et jusqu'à plus de 450 enfants en 1868.<sup>33</sup> Les deux derniers chiffres comprennent en partie les enfants catholiques français habitant le quartier, pour lesquels on avait aménagé en 1863 trois petits chalets à la sortie de l'établissement, juste derrière l'église. C'est également pour ces enfants que l'on commença à construire au printemps 1864 l'aile d'agrandissement prévue dès le début. Elle offrait au rez-de-chaussée deux nouvelles classes et permettait à l'étage supérieur de doubler la surface de l'église. A l'époque, le jardin d'enfants devait accueillir jusqu'à 90 enfants, occasionnellement même jusqu'à 130 enfants. Un bâtiment plus important fut plusieurs fois projeté mais ne fut jamais réalisé; et jusqu'en 1914 la petite cabane de planches qu'il fallait constamment rénover continua de faire fonction d'asile. Dans ces trois écoles enseignaient deux instituteurs et quatre institutrices selon le programme d'études du grand-duché de la Hesse.<sup>34</sup> En 1867 les faibles frais de scolarité n'apportèrent que 2.300 francs, on ne put de ce fait entreprendre l'agrandissement de l'église et des locaux scolaires que dans l'expectative de subventions: le fruit des collectes effectuées dans les églises et parmi la population entre 1863 et 1865 dans tout le royaume de Prusse au profit des diverses oeuvres de Paris atteignit la somme de 144.325 francs dont 45.000 furent accordés à la paroisse de la colline pour ses nouvelles constructions.

<sup>31</sup> Texte cité ci-dessus, p. 67-68.

<sup>32</sup> F. von BODELSCHWINGH, *Von der deutschen Mission in Paris* (November 1859), dans: *Ausgewählte Schriften I* (Verlagshandlung der Anstalt Bethel, 1955), p. 25.

<sup>33</sup> Fr. BANSA, *Die deutsche Hügelmairie in Paris (1858-1908)*, Verlag des Christlichen Zeitschriftenvereins, Berlin 1908, p. 52.

<sup>34</sup> Consulter les demandes de subventions scolaires (Archives du ministère des affaires étrangères de Bonn: liasse 1686 des archives de l'ancienne ambassade allemande de Paris).

Au printemps 1864, après 6 années d'activité, Friedrich von Bodelschwingh quitta la paroisse de La Villette. Quelques mois avant son départ, il fonda un petit journal de mission: «La barque du Christ à Paris» (*Das Schifflein Christi in Paris*) dont le produit alla au profit des petits enfants sur la colline de La Villette.<sup>35</sup> Les grands moments de l'histoire de la paroisse furent cet été là, la grande fête de la mission et la fête de Noël organisée dans les trois écoles durant trois soirées consécutives.

C'est en 1867, à l'occasion de l'exposition universelle à Paris que la reine Augusta de Prusse, le roi de Wurtemberg, les grand-ducs de la Saxe-Weimar et de Mecklenburg et le prince royal, le futur empereur Frédéric III, honorèrent de leur visite la paroisse de la colline.<sup>36</sup>

Lorsque la guerre entre l'Allemagne et la France éclata, la situation resta d'abord normale. Après la bataille de Sedan, le gouvernement français promulga un décret d'expulsion sommant tous les hommes allemands de Paris de quitter la ville avant les trois jours: «On ferma les écoles allemandes, les écoles françaises ne survécurent pas longtemps et l'instituteur Wagner resta quelque temps le seul représentant de notre église sur la colline. C'est avec une énergie exceptionnelle que cet instituteur défendit notre établissement contre une population échauffée par la guerre et le malheur. Un jour, une troupe menaçante de soldats de la garde nationale entra de force. Ils réquisitionnèrent les pièces nécessaires à l'installation d'un hôpital militaire. On apporta des lits dans les salles de classe, un médecin s'installa dans le presbytère avec ses assistants, quant à l'école des petits . . . un colonel de la garde nationale y établit son quartier général. Les quelques derniers habitants de la colline furent exposés à mille tourments que l'instituteur eut beaucoup de mal à éviter. Lorsque les trois salles furent évacuées, on ouvrit de nouveau les écoles françaises qui furent alors fréquentées par de nombreux élèves et la vie à l'école reprit un rythme régulier . . . L'instituteur français avait pris soin de faire des provisions pour le chauffage encore à temps, ce qui nous permit d'offrir à nos petits une salle d'école bien chauffée. C'est pourquoi, l'hiver nous disions la messe la plupart du temps dans cette salle. Les enfants s'étaient très vite habitués au bruit des canons qui ne semblaient les déranger, ni pendant la classe, ni au milieu de leurs chants qui redonnaient tant de vie à la colline.»<sup>37</sup>

Après la fin de la guerre, la colline resta d'abord épargnée par la guerre civile puis de durs combats y furent livrés par les communards et par les troupes gouvernementales.<sup>38</sup>

Après la guerre franco-allemande, les gens de la Hesse ne revinrent pas aussitôt à La Villette. Des 281 familles allemandes qui, avant la guerre, sollicitaient les sacrements religieux, il n'en restait plus que 16 après la guerre. Le nombre des baptêmes et des mariages tomba de 223 en 1869 à 87 en 1874. Il n'était même pas question d'ouvrir à nouveau l'école allemande alors qu'on continua aussitôt d'enseigner dans les écoles françaises, après une brève interruption pendant la guerre. Il y avait 90 enfants dans l'école des garçons, 78 dans l'école des filles et 84 dans le jardin d'enfants.

Ce n'est que vers 1875 que les familles de la Hesse retournèrent dans leur ancien quartier et à ce moment-là on ouvrit à nouveau l'école allemande, Il y eut 60 inscriptions à la rentrée scolaire du 17 juillet 1876. Peu après il y en a eu 130, en 1880 déjà 300 et en 1882 plus de 360, chiffre supérieur à celui d'avant guerre. A cette époque, l'école de la colline recevait une aide financière

<sup>35</sup> La revue de mission évoque par le titre et la couverture les armes de la ville de Paris. Fort de 16 à 20 pages, il parut mensuellement de décembre 1863 à septembre 1870 durant 7 années, puis après une longue interruption encore une fois de janvier 1875 jusqu'en 1880 avec seulement 8 pages.

<sup>36</sup> D'après le journal inédit (écrit en 1916) de Carl Berg, pasteur de la paroisse de la colline de 1864 à 1869: *Aus meinem Leben*, pp. 99ss.

<sup>37</sup> Tiré du numéro supplémentaire de «*Schifflein Christi in Paris*» de septembre 1871 qui parut tardivement.

<sup>38</sup> Le dernier numéro du *Schifflein Christi*, cité d'après Fr. BANSIA, *Die deutsche Hügelmairie in Paris 1858-1908*, Berlin 1908, pp. 69ss.

d'abord de l'empereur d'Allemagne (2.400 marks), puis du grand-duché de Hesse (2.000 francs) et enfin de nombreux particuliers et d'entreprises de France et d'Allemagne. De fréquents voyages dans les grandes villes d'Allemagne durant lesquels on organisait des collectes apportait d'importantes sommes. Le »Deutsche Quartettverein« organisait des concerts à l'hôtel de l'ambassade allemande au profit de l'école. Les collectes du fondateur de l'école, Friedrich von Bodelschwingh, permirent la restauration complète du jardin d'enfants.

A la suite d'une crise économique grave, on observa en 1884 une régression subite de la population allemande. Les balayeurs des rues français se virent préférés à leurs collègues allemands, et quelques années plus tard, les citoyens français furent les seuls à être admis dans les services publics. Pour cette raison et à cause d'une menace de guerre en 1886, la plupart des balayeurs de Hesse se rapatrièrent avec leurs familles. L'Allemagne connaissait alors une période d'essor économique, il était donc plus facile d'y trouver du travail.

La paroisse ne comptait plus que 160 familles, soit environ 600 paroissiens. Le nombre des écoliers tomba de 340 en 1883 à 200 en 1889 pour en arriver au chiffre de 150 – 130.<sup>39</sup>

En 1903, l'école fut dotée de nouveaux bancs plus modernes en provenance de Berlin. Presque au même moment, on supprima tout frais de scolarité, conformément à la gratuité des écoles communales françaises et l'on décida d'organiser une colonie de vacances afin de fortifier les enfants de faible constitution. Les sorties scolaires se faisaient chaque année à Saint-Cloud. Depuis 1905, l'empereur allemand apportait annuellement une aide financière de 5.000 marks et le grand-duché de Hesse de 1.000 francs.

C'est avec la loi de séparation de décembre 1905 que l'église cessa de soutenir l'école. L'association des écoles allemandes de Paris prit sa place, en janvier 1907, sous la présidence d'honneur du ministre impérial, le comte von der Groeben et celle du directeur de l'école, Andrée. Le prince de Radolin, ambassadeur d'Allemagne en France, en assumait le protectorat. En 1912, l'association des écoles allemandes adressa au ministère impérial de l'éducation nationale une demande pour l'établissement d'un *Realprogymnasium* ou d'un *Realgymnasium* qui fut ajournée pour raison politique.

Dès le début de la première guerre mondiale, on ferma l'école. Le terrain et les bâtiments furent attribués à l'état français à titre de réparation de guerre, puis furent vendus en 1924 à une association d'émigrants russes orthodoxes à Paris.

### III. L'évolution de l'école allemande après la première guerre mondiale jusqu'aujourd'hui

Quant à l'évolution ultérieure de l'enseignement allemand, nous nous limiterons à quelques remarques. C'est à l'initiative privée, que l'on doit la fondation d'une nouvelle école allemande à Paris en 1930. Après sa clôture en 1939, elle fut ouverte à nouveau en septembre 1941 et fermée en été 1944. En 1958 se constitua »L'association de l'école de langue allemande de Paris«, qui fut le soutien d'une école allemande qui allait s'agrandir les années suivantes avec la création d'un lycée allant jusqu'au baccalauréat. Depuis le début du mois de septembre 1970, l'école est établie à St.-Cloud (18, rue Pasteur). Aujourd'hui elle compte plus de 850 élèves répartis en plus de 30 classes ou cours.

<sup>39</sup> Comparer avec »le rapport annuel de l'année 1910« (Paris 1911), p. 5 (Archives du ministère des affaires étrangères de Bonn: liasse 1686 des archives de l'ancienne ambassade allemande de Paris).

## IV. Documents

27 Fevrier 1855

1) A son Excellence Monsieur le Ministre de l'Instruction publique<sup>49</sup>

Monsieur le Ministre.

Depuis longtemps l'Humanité, la Religion et la Politique se préoccupent d'une partie intéressante de la Population de Paris qui en compose près du douzième et y forme comme un peuple à part par la langue et les moeurs. Les cent mille Allemands, Alsaciens et Lorrains qui encombrant certains quartiers de Paris restent isolés et privés de communication avec le Prêtre, l'Instituteur, la soeur de charité dont la triple influence est pourtant si nécessaire pour leur rappeler leurs devoirs d'hommes et de chrétiens; cet isolement et la connaissance imparfaite de notre langue les jettent plus facilement vers les suggestions démagogiques qui peuvent, d'un jour à l'autre, en faire un contingent puissant pour l'émeute et le désordre.

C'est dans le but de remédier à ces dangers et pour faire participer aux bienfaits de notre organisation sociale cet élément divergent, pour l'assimiler davantage à la Grande Nation et l'arracher au libertinage, à l'ignorance et à l'irréligion qu'a été fondée L'Œuvre de Saint Joseph; une Eglise, une Ecole, le secours si consolant des Soeurs ont constitué les premières bases de l'Œuvre; mais bientôt l'Eglise est devenue trop petite, l'Ecole insuffisante, les soeurs trop peu nombreuses, et l'Œuvre a reconnu la nécessité de s'imposer de nouveaux sacrifices pour agrandir le Temple, ouvrir de nouvelles Ecoles pour les adultes et les enfants, fonder un ouvroir pour les jeunes filles, patronner les apprentis et les jeunes ouvrières, étendre les secours destinés aux pauvres et, surtout, aux malades.

L'Œuvre a produit déjà des fruits consolants, mais elle a besoin d'encouragements, de secours pour se soutenir; elle a besoin, surtout, de ce qui est une condition vitale d'existence pour toutes les Institutions de ce genre, du suffrage et de l'appui du Gouvernement.

Il est de l'essence d'un pouvoir fort de ne laisser aucune oeuvre utile sans lui prêter appui et protection; rien de ce qui constitue le bien ne doit lui rester étranger, afin que rien ne dégénère et que tout concourt à l'oeuvre commune du bien-être et du salut de la société.

Une autre considération, Monsieur le Ministre, recommande encore l'Œuvre de Saint Joseph à la bienveillante attention de Votre Excellence: Les individus sur lesquels s'étendrait sa sollicitude ne sont pas tous étrangers à notre sol, car le plus grand nombre vient de l'Alsace et de la Lorraine où la langue allemande est encore celle d'un grand nombre d'ouvriers qui abondent à Paris dans le but de participer aux immenses travaux de cette grande Cité.

Le Conseil de l'Œuvre de Saint Joseph s'adresse donc avec confiance à Votre Excellence; il la supplie de ne pas laisser périr, faute de secours, une Institution utile qui entraîne avec elle des charges auxquelles l'Œuvre, abandonnée à ses seules ressources, ne saurait faire complètement face. Le Conseil espère que des allocations généreuses viendront couronner ses efforts, stimuler son zèle, et assurer l'avenir du bien qu'il a cherché à fonder.

Je prie Votre Excellence d'agréer l'expression de mes sentiments de haute considération.

La Présidente de l'Oeuvre de St. Joseph  
Comtesse Tascher de la Pagerie née Princesse  
Paris, le 21 Mai 1855

<sup>49</sup> Archives Nationales Paris F 17, 12535 Œuvre de St. Joseph. Je remercie Madame Antoine des Archives Nationales qui m'a signalé ces documents.

## 2) Le Ministre au département de l'instruction Publique et des Cultes

Arrête:<sup>41</sup>

Une somme de cinq cent francs, imputée sur l'article 2, § 3 du chapitre 12 du budget de l'exercice 1855, sera ordonnancée au nom du père Chable, Directeur de l'Œuvre de St. Joseph, pour subvenir aux frais d'entretien des Ecoles de garçons et de filles fondée par cette Œuvre.

Madame la Comtesse Tascher de la Pagerie, aux Tuileries. Madame la Comtesse, Vous avez bien voulu me transmettre les renseignements que je vous avais demandés sur l'œuvre de St. Joseph en faveur de laquelle vous sollicitez un secours sur les fonds de l'Etat.

J'ai vu avec plaisir que cette Œuvre avait fondé plusieurs Ecoles de garçons et de filles qui rendaient d'importants services; j'ai décidé, en conséquence, qu'une somme de 500 francs sera prélevée sur les fonds de l'Etat pour aider l'Œuvre de St. Joseph dans les dépenses relatives au service de l'Instruction 1-ère. J'aurais vivement désiré, Madame la Comtesse, pouvoir porter cette allocation à un chiffre plus élevé; malheureusement l'épuisement du crédit porté à mon budget pour encouragement aux établissements charitables ne m'a point permis de réaliser une intention à cet égard.

La dite somme de 500 francs sera mise prochainement à la disposition du père Chable, Directeur de l'Œuvre de St. Joseph.

3) Lettre de M. D. Thion, inspecteur d'Académie, au Maire de l'arrondissement, concernant la situation scolaire dans la rue Lafayette vers 1860<sup>42</sup>

M. le Maire, après une visite à l'école privée de la rue Lafayette, tenue par M. l'abbé N\*\*\*, et dite école des Allemands, je sens le besoin de vous faire part des impressions que m'a fait éprouver l'inspection d'une école, qui toute école privée qu'elle est, n'en est pas moins une école gratuite dirigée par des Frères des Ecoles Chrétiennes, et où l'enseignement est donné de la même manière et dans les mêmes conditions que dans les écoles municipales.

A ce titre, elle mérite une mention particulière et des encouragements: car si cette école n'existait pas, la ville de Paris serait obligée d'en créer une dans ce quartier populeux, pour recueillir ces centaines d'enfants qui m'ont paru encore plus pauvres peut-être que ceux des autres écoles publiques. Si cette école pouvait contenir cinq cents enfants, elle se remplirait en peu de temps, tant les besoins du quartier sont grands. Ce sont les fils de ces hommes de l'Alsace, de la Lorraine, et de quelques provinces d'Outre-Rhin, qui viennent à Paris pour y travailler et y amènent leur famille. Tout ce monde-la ne parle pas le français, et l'école de l'abbé N\*\*\* est destinée à franciser, si je puis parler ainsi, toute cette petite population. L'enseignement s'y donne en allemand et en français: en allemand, pour que ces enfants continuent dans leur langue maternelle leurs relations de famille; en français, afin de mettre ces enfants en état de se rendre plus utiles à ceux qui les entourent, et de leur faire aimer davantage la patrie qu'ils doivent servir un jour.

Sous ce point de vue encore, M. le Maire, je crois pouvoir dire que cette école a droit à la reconnaissance des habitants, et répéter qu'elle mérite au plus haut degré les encouragements de l'autorité.

Cette école est d'ailleurs admirablement conduite, et se trouve en tout sur le même pied que les autres écoles municipales. Malheureusement elle est beaucoup trop petite; et M. l'abbé N\*\*\* qui le comprend mieux que personne, fait des efforts immenses et très-louables pour parvenir à

<sup>41</sup> Ibid.

<sup>42</sup> *Litterae Annuae Provinciae Franciae 1860-61*, Bruxelles 1863.

agrandir son école. Mais il faut beaucoup d'argent pour cela, et les ressources dont il dispose seront encore de longtemps impuissantes à faire les frais nécessaires à la construction d'un bâtiment convenable. Ne croyez-vous pas, M. le Maire, que voilà pour la ville de Paris une belle occasion de dépenser utilement une petite somme d'argent? Aussi je n'hésite point à me joindre à M. l'abbé N\*\*\* pour supplier M. le Préfet de la Seine de contribuer à faire jouir promptement ce quartier d'un aussi grand bienfait; et je vous prie, M. le Maire, de vouloir bien nous prêter le bienveillant appui de votre parole auprès du premier magistrat de la ville de Paris, protecteur naturel des classes pauvres, et qui prend si justement le plus grand intérêt à l'éducation de leurs enfants. Agréez, etc.

Thion.